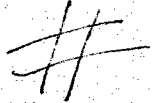


FEUILLETON DU *Temps*

DU 15 NOVEMBRE 1929



LES LIVRES

ANDRÉ GIDE : *Un esprit non prévenu* (Ed. Kra, collection *Vingtième siècle*). — RENÉ BOYLESVE : *Opinions sur le roman* (Plon, collection *la Critique*).

On prétend qu'un homme averti en vaut deux. Il faut croire, selon M. André Gide, qu'un esprit non averti en vaut au moins quatre. Car le titre et le propos de son nouveau livre sont consacrés à l'apologie de la « non-prévention ». Au temps de Mme de Sévigné, on disait l'absence de préoccupation. C'est un bel idéal, mais je me demande si cet état négatif est accessible à l'âme humaine sans une espèce de vide et de vacuité.

Quand bien même nous aurions secoué tous les préjugés que nous ont imposés l'éducation, la société et autres forces contingentes, rien ne nous assure l'impartialité absolue : nous resterions déterminés par notre nature propre. Voilà du reste la seule servitude qu'admette M. André Gide, et qu'il déguise du nom de liberté : il faut être soi. Tant pis si la personne dont on est doué en naissant, à charge de la développer, est bizarre, maudite et perverse. L'auteur de la *Porte étroite* nous répète ici : Je n'aime pas avoir de disciples, « on me reproche d'avoir de l'influence. Qu'y puis-je ? Je n'ai jamais cherché que d'encourager chacun dans sa voie ».

C'est peut-être, laïcisée, une conception religieuse, et même mystique : tout homme est juge des voies de son salut. Le salut, pour M. André Gide, réside dans l'exaltation même d'un moi original. Idéal tout spirituel, et qui n'entraîne pas forcément, au temporel, des félicités. « On appelle bonheur un concours de circonstances qui permette la joie. Mais on appelle joie cet état de l'être qui n'a besoin

de rien pour être heureux... » L'aveu est ici formel. L'âme n'est vraiment elle-même que si elle se sent inconditionnée. Vous serez tous comme des dieux... Il n'est pas étonnant que M. Henri Massis flaire là-dessous du satanisme, et déclare que cette morale-là, étant sacrilège, est fatalement vaincue.

À l'égard de la littérature, qui fait le principal propos du livre, ces principes sont pourtant assez traditionnels. Ils supposent une foi inébranlable à la raison. Descartes, faisant le vide dans son esprit et se retirant dans son poêle, n'avait pas moins de prétentions au dénuement, à la liberté absolue que M. André Gide. Mais il y a une contre-partie. C'est le danger du subjectivisme. Et nous allons voir justement M. Gide balancé entre des principes éminemment classiques et un anarchisme foncier. Son esthétique, ou, si vous voulez, son goût, n'a pas l'air tout à fait d'accord avec son éthique. Encore un jeu de l'enfer et du ciel !

« Pour moi, écrit-il, je veux une œuvre d'art où rien ne soit accordé par avance ; devant laquelle chacun reste libre de protester. » Et c'est le même auteur qui dit, trente pages plus loin : « Ce qui caractérisera notre époque, ne serait-ce pas le gaspillage ?... (une) consommation effroyable de systèmes, de morales, de principes et de poétiques... On jette à la boîte aux ordures l'os à moelle après qu'on a quelque peu grignoté la chair tout autour. » Entre nous, il est bien permis de supposer que M. Gide demeure content de pêcher en eau trouble et de vivre à cette époque infortunée ; mais, malgré tout, qu'est-ce que l'art, si rien n'est accordé à ses routines, si on n'admet pas qu'une économie de moyens puisse peu à peu être réalisée après des expériences vaines ? Il lui arriverait la même aventure qu'au pauvre Bernard Palissy. Cet émailleur, dont la légende fait un héros, était simplement un autodidacte qui, plutôt que de consulter les manuels et d'apprendre les techniques là où on les enseignait, s'imagina de tout redécouvrir. A ce jeu il se ruina et brûla ses meubles. L'artiste moderne est souvent un héros de cette espèce-là, un gaspilleur.

Rassurez-vous donc : ayant mis en règle sa conscience, sa mauvaise conscience, M. André Gide se révèle aussitôt comme le théoricien le plus traditionnel du monde. Il établit dans *Un esprit non prévenu* tout un art poétique, désinvolte, mais complet, et auquel on doit fortement applaudir. « La préciosité commence avec la dépense inutile. — Une des grandes règles, ne pas s'attarder... » Tels en sont quelques principes. C'est le moment de rappeler qu'on doit à M. André Gide la meilleure définition du romantisme, savoir de l'art qui exprime plus qu'il n'a à dire, à l'inverse du classicisme, qui dit plus qu'il n'exprime... On glancerait dans le

présent recueil des jugements bien durs pour les auteurs à la mode. Voici par exemple qui vise M. Jean Giraudoux et son école : « Il n'y a pas de pire ennemi de la pensée que le démon de l'analogie (allons, M. Gide n'est pas toujours démoniaque...) : Un pré rasé de frais // Quoi de plus fatigant que cette manie de certains littérateurs qui ne peuvent voir un objet sans penser aussitôt à un autre ! » Et voici, en clair, pour Marcel Proust : « (Il faut) maintenir l'art à l'échelle de l'homme. La minutie de Proust peut amuser l'esprit et faire plus : elle le renseigne, mais je me refuse à y voir plus qu'un travail préalable. Celui qui s'y tiendrait ne pourrait plus vivre, et c'est bien parce qu'il ne vivait plus que Proust lui-même a pu s'y livrer (...) L'art ne se satisfait point d'une si tatillonnante vérité. Tout comme la vie, il passe outre. Ce qui m'intéresse et m'importe, c'est un art qui permette non d'éclairer dans l'infini détail les ressorts de la conduite des hommes, mais bien de brasser profondément celle-ci. »

Voilà donc que nous retrouvons en présence les deux conceptions essentielles de l'art, et plus spécialement du roman. L'art ou le roman doivent-ils tout dire ? Ce qui importe dans leur objet, est-ce la complexité ou le choix ? Vous vous souvenez que M. Edmond Jaloux aime opposer la conception des romans étrangers, qui veulent rivaliser avec le touffu et l'interminable de la vie, à celle des romans français qui n'y font que des coupes ombrées ou d'aimables cuillettes. La première serait fille de l'épopée, la seconde, dit-il, théâtre, de la tragédie.

En réalité, pour croire à ces filiations, il faudrait croire aussi à l'évolution des genres. Or l'évolution des genres n'est peut-être qu'une invention de professeur ou d'historien rhéteur. Brunetière ne l'avait conçue que parce qu'elle prêtait à des considérations bossuétiques. En fait le roman français est fils, lui aussi, de l'épopée, mais de l'épopée en prose qui porta déjà le nom de roman au moyen âge, et qui versa de l'héroïque et du guerrier dans le galant et le psychologique dès que la mode d'aimer, de courtiser, et de ratiociner là-dessus, eut remplacé la mode de se battre. Seulement, comme nous sommes un peuple ami des idées claires et des architectures de l'esprit, nous avons longtemps borné notre attention aux sujets précis, limités dans le temps et l'espace. Nous avons exigé (nous, c'est-à-dire nos pères...) que l'on pût parfaitement comprendre et élucider les actes, les pensées des personnages, et, par suite, qu'ils fussent pleinement conscients d'eux-mêmes. Leurs aventures ne devaient pas sembler le jouet du hasard, comme la vie ordinaire, laquelle contient, hélas ! de l'oiseux, de l'indécis, des périodes sta-

gnantes et ennuyeuses. Remarquez que *Madame Bovary*, que *le Rouge et le Noir*, sans procéder aucunement de Racine, sont montés comme des pièces d'horlogerie : on ne me fera pourtant pas croire que la durée ni l'élan vital en soient absents, ou qu'une optique théâtrale y offusque le mystère et la complexité du réel !

Mais les modernes ont cru changer tout cela, à l'instar des Médecins de Molière. Ce fut sous l'influence de certains étrangers qui avaient certes du génie, qui avaient aussi (avouez-le donc...) le sans-gêne d'écrire tout ce qui leur passait par la tête. Le roman est devenu quelque chose d'essentiellement amorphe. On le conçoit de plus en plus comme une tranche de vie (l'expression date de quarante ans, et les naturalistes, qui l'ont lancée, avaient sans doute la tête épique !) ou même comme un prélèvement dans un bouillon de culture. Des êtres larvaires peuvent y grouiller. Il peut ne s'y rien passer de clair, de satisfaisant pour l'esprit. Car on s'est aperçu que l'inconscient joue un grand rôle dans ce monde, que la pensée n'est après tout, comme disait Ribot, qu'un épiphénomène : c'est en ce sens que, peignant beaucoup d'agitations et de drames, les modernes se haussent rarement à la tragédie. Mais la tradition française n'est pas forcément en jeu dans cette découverte. Elle s'accommodait des princes, elle souffre les vibrations. Et la preuve en est que M. André Gide, intellectuel renforcé, aime mettre dans ses œuvres tout autre chose que des êtres de raison, et qu'il a placé sous une lumière froide, mais enfin éclatante, le chaos de ses *Faux monnayeurs*.

Si je rappelle ce roman, c'est que l'auteur d'*Un esprit non prévenu* en plaide à nouveau la cause, et ne craint pas de promettre à ce « livre manqué » la même fortune qu'aux *Possédés* ou à *l'Education sentimentale*. A cause d'une révolution dans le goût ? non point. Dans la technique ? pensez-vous !... à cause sans doute d'une plus grande curiosité pour les éléments troubles de l'être...

A cet égard, M. Gide est évidemment sans rival. Mais il n'aura cultivé son art que pour s'évader de soi, pour s'aliéner en quelque sorte. Il l'avoue plusieurs fois dans son nouveau livre, qui, vous le voyez, est passionnant. Qu'il ait créé des êtres plus simples que lui, ceux de la *Porte étroite*, ou de *l'Ecole des femmes* ou de la *Symphonie pastorale*, ou qu'il ait incarné dans des personnages compliqués ses propres inquiétudes, c'était toujours pour se dépouiller de son âme à lui. « J'accepte, dit-il encore, de n'avoir pas d'existence bien définie si les êtres que j'extrait de moi en ont une... » Voilà le mot de la fin, la clé de l'énigme. Plus tard on comprendra moins la personne que l'œuvre de M. Gide, malgré les atreux partiels qu'il a ré-

co
qu
tar
lrc
gn
pr
lar
léc
pa
av
rei

mi
av
les
lib
les
arl
qu
po
se
hil
th
m.
à
tu
for
le

ni
les
m
Je
pc
hu
m
l'a
m
ra
dr
so
la

co
l'e
tu
ot
l'i
ni
au
ve
se
ét
va
to
ti
to
gé
Ci
ré

commis. Un être répugnant à toutes limites et qui se distrait, se guérit peut-être, en inventant des fictions, selon un art soumis à d'étroites lois, il y a là une espèce de drame poignant, sublime. Un livre comme *Un esprit non prévenu* n'est pas seulement curieux et brillant, il est pathétique. Il reste à savoir si la malediction qui semble frapper M. Gide ne pèse pas sur l'homme de lettres en général. L'art est avant tout une façon de tromper ou même de renier la vie...

Baissez d'un ton, et vous retrouverez les mêmes idées, plus doucement exprimées, mais avec une conviction suivie, par feu René Boylesve dans son recueil posthume de réflexions littéraires. M. Gérard-Gailly, fidèle exécuteur testamentaire, y a réuni des notes intimes, des articles dispersés, des réponses à certaines enquêtes; et quoique Boylesve méditât de composer tout un essai sur le roman, ses droits et ses devoirs, le titre modeste du livre ne le trahit pas du tout. Décidément les écrits posthumes de cet écrivain révèlent peu à peu une manière de grand esprit, que son art un peu à mi-côte, et ses idées mêmes sur la littérature, ne sauraient éclairer pleinement. Contentons-nous aujourd'hui de ces glanes dans le champ, déjà bien fauché, de l'esthétique...

Ce qui ne cesse de paraître dans ces *Opinions sur le roman*, c'est un vif désir de sauver les libertés de l'art. Boylesve avouait hardiment : « J'aime mieux l'art que la nature... Je préfère le fruit de l'homme au fruit du pommier... » Il ajoutait : « le fruit de l'esprit-humain, le fruit de l'homme-génie ». Mais le motif revient sans cesse : « Antagonisme de l'art et de la vie... Par contre, un principe commun entre l'art et les sociétés humaines, ce serait l'économie ». Le mot était, paraît-il, d'Adrien Mithouard. Il réjoints ce que vous avez vu sous la plume de M. Gide, la haine du *gaspillage*.

Et les principes tenaient d'autant plus au cœur de Boylesve qu'il considérait l'art comme l'activité suprême, une activité d'ailleurs gratuite, absolue, ayant sa fin en soi. Oh ! son objet secondaire pourra être de peindre l'homme et la société : « J'ai, en la plupart de mes terreurs (*sic*, met M. Gérard-Gailly, qui eût aussi bien pu faire la correction évidente : travaux), un but, étranger à mon propre divertissement, et qui consiste à essayer de fixer des états de mœurs caractéristiques. » Mais, relevant ou non de l'histoire (le roman est de l'histoire privée, a dit M. Henry Bordeaux), ressortissant ou non à la sociologie, cet art doit avant tout, pour Boylesve, se libérer de deux préjugés : il n'est astreint ni à distraire, ni à édifier. Certes, le public naïf et inculte croit encore réclamer du romancier une évasion vers un

monde plus no... plus souria... et plus vertueux. Qu'importe ! Le propre de la littérature digne de ce nom est de faire violence au public. Après Gide immoraliste, voici donc Boylesve amoraliste. Encore que ces mots soient bien pesants, cela méritait d'être signalé...

On verra dans ce volume des professions de foi plus curieuses encore et, si j'ose dire, plus propres à étonner le lecteur moderne. Elles sont toutes classiques, et pourraient être retraduites en vers par Boileau. J'avoue que les unes sont louables, les autres dangereuses en tout état de cause. Parmi les secondes, on peut ranger ceci : « Ne s'attacher en littérature qu'à ce qui représente un élément permanent. » Avec cette restriction singulière : « qu'aux gens dévoués au caractère permanent du pays... ». Le malheur est qu'on disputera sur ce caractère permanent, cette âme nationale, sans tomber d'accord ; l'intérêt social pourrait trancher le débat, mais, si on en appelait à lui pour juger des arts, il aurait tôt fait de menacer chez eux cette liberté absolue que Boylesve revendiquait tout à l'heure : car il y aura, à son point de vue, des œuvres hérétiques, des œuvres pernicieuses, et Dieu sait ce qui en adviendra... D'ailleurs l'élément permanent qui donne tout son prix à une œuvre d'art réside plutôt dans sa forme que dans sa matière : qui donc pourrait se flatter déceimement de travailler le tuf humain, l'éternel, tandis que les chers confrères s'amusaient à de caduques et frivoles apparences ?

Et cependant il est bien certain que, s'il y a une hiérarchie des sujets, elle se fonde sur leur degré de généralité, lequel n'a rien à voir avec la bizarrerie des mœurs : par exemple, le *Chéri* de Colette a beau peindre un monde trop singulier, ce n'en est pas moins un chef-d'œuvre durable et qui touche l'humanité même. A ce sujet, Boylesve émet justement une idée un peu archaïque, c'est que le vrai champ d'observation pour le romancier, c'est la vie mondaine, et la bonne société. Mais il soutenait cette opinion il y a un quart de siècle, par réaction contre le naturalisme. Peut-être en a-t-il rabattu avant de mourir. Il protestait aussi, à plusieurs reprises, que l'œuvre d'art, si elle exprime nécessairement une personnalité, ne doit pas résister « l'ivresse et la débauche de l'individualisme ». Il rappelait un grand principe, bien méconnu, c'est qu'on n'écrit pas pour soi seul. Cette sagesse-là a besoin d'être parfois prêchée, et la voix posthume de René Boylesve lui prête de l'éloquence. Il y a dans ce livre le testament d'un vrai Français : c'est décidément une race qui a la vie dure.

ANDRÉ THÉRIÈRE.